

L'ÊTRE HUMAIN ET LA MORT

Selon la conception ntandroy

Introduction

Pour mieux situer mon propos, je tiens à signaler au départ que les faits rapportés ici ont été recueillis dans l'Extrême-Sud de Madagascar autrement appelé l'Androy. Il s'agit alors de présenter la culture locale au sujet de la mort liée à la conception de l'être humain.

Pour ce faire, la question fondamentale serait de savoir d'où vient-il et où va-t-il, selon ce que dira un mythe sur la création de l'homme.

Et en l'occurrence, je proposerais quelques réflexions sur une éventuelle évangélisation des funérailles comme base de l'inculturation de la foi.

A- L'ÊTRE HUMAIN

Il est rapporté dans un mythe que la terre a façonné une statue qui restait inerte et sans vie. Elle la tournait et retournait, mais elle ne savait pas quoi faire. Ce que voyant, son ami le ciel descendit, observa la statue et devina la préoccupation de son amie. A la question de Ciel, Terre avoua son incapacité de rendre vivante son invention. Sans attendre l'avis de Terre, Ciel fit prévaloir qu'il a son Dieu capable de donner vie à l'objet inerte. Ce qui fut fait. La statue devint le premier être humain grâce à la collaboration de Terre et de Ciel.

Mais un contrat devait être conclu aussitôt pour sauvegarder à jamais l'amitié entre les deux : chacun est propriétaire souverain de son bien. C'est-à-dire, le corps appartient à Terre, car c'est elle qui l'a fabriqué, et le souffle vital est à Ciel, parce qu'il vient de Dieu. Ce qu'il pourra prendre à tout moment, toutes les fois qu'il le regrette (*maniñe*). C'est ce qui advient au moment de la mort de l'être humain. Le corps revient à la terre, tandis que le souffle vital s'envole vers le ciel. Et il n'y a pas de marchandage possible.

a) Trois temps et trois états

Dans la société ntandroy, l'être humain se perçoit en trois temps : avant, pendant et après. Avant d'être homme (avant la naissance), il est d'abord *biby*, *raha*, quelque chose d'indéfinissable, voire un être dangereux si bien que pendant les neuf mois de grossesse, la future maman est dans l'angoisse totale ne sachant pas trop ce qui adviendra. Sera-t-il mort avant terme (*afake*) pour la grande déception de la maman et de toute la famille d'avoir supporté pour rien cette charge ? Néanmoins ne parlera-t-on de mort, mais simplement de noyade (*opo*) si bien qu'il ne nécessite pas un rite sinon de l'enterrer rapidement dans un endroit marécageux ou, au moins, humide pour se souhaiter la fraîcheur ou la vie en douce après cet échec. On ne le pleure même pas. Ou bien, pire encore, provoquera-t-il la mort de sa mère ? Pour ne pas se réjouir trop tôt pour quelque chose d'incertain encore, la société a mis comme tabou de se procurer les trousseaux (*fiomana*) de nouveau-né.

Si la naissance arrive à bon terme, le bébé devient *ndaty* (être humain), mais n'a pas encore de nom sinon celui déterminé selon l'horoscope (*añaram-bintañe*), car on n'est pas encore sûr de son avenir. Par après il pourra recevoir un nom propre à lui dont la signification relève d'une philosophie vécue assez subtile et la formulation devient ainsi une phrase très condensée. On ne peut le saisir sans connaître au préalable l'histoire de la famille ou de la circonstance de la naissance ou encore la culture locale. Ce nom peut changer encore plusieurs fois selon les circonstances de la vie. En devenant grand et en ayant engendré un

enfant, ce nom sera caché par celui de son premier fils. On l'appellera *rae i boto* ou tout simplement par le nom de ce fils.

Et lorsque ce fils engendre un enfant, lui le parent-père devient déjà *razañe*, un même terme pour dire ancêtre (les termes *dadabe* ou *nenibe* pour désigner les grands-parents en usage dans d'autres régions n'existent pas dans l'Androy). Et à plus forte raison, quand vient le temps de passer à l'au-delà, ce nom deviendra tabou et on le substituera par Ratane (Dame-Terre) ou *i Nimotso oy* (Le-Perdu), ou, s'il est inévitable de prononcer le nom, il faut le précéder par *rañandriako Ra...* (mon seigneur untel). S'il était un roi ou un grand noble, ce nom sera transformé en *andria...arivo* (Le seigneur...mille) pour signifier son nouveau statut de *razañe* (ancêtre), voire *zañahare* (ancêtre fondateur presque à l'égal de la divinité).

b) Trois niveaux et trois termes

Dans la société ntandroy, un être humain doit bien se situer par rapport à ses congénères et agir en conséquence. Chaque ego verra ses voisins comme égal ou supérieur ou inférieur à lui. Et partant il existe trois termes à employer pour se mettre en relation avec ces trois niveaux de personnes. Par exemple, naître sera rendu par *terake* (égal), *samake* (supérieur) et *bonitse* (inférieur), manger se traduira par *mihinañe*, *mikama*, *milonja*, la tête sera *loha*, *ambone* et *mankay*, et mourir se dira *mate*, *vilasy* et *gitry*, etc.

Dans la société globale, cette division tripartite se pratiquera aussi selon trois statuts sociaux : *roandriañe* (noble), *renetane* (homme libre), *vohitse* (roturier). Ou encore au niveau familial, l'on dira *rae naho rene* (parents), *zoke* (aînés), *zay* (puinés).

Les termes supérieur, égal et inférieur peuvent être traduits par haut, même et bas. Par ces termes, on peut les représenter par le cosmos, soit ciel en haut, la surface terrestre au milieu et l'intérieur de la terre en bas. L'homme vivant se trouverait au milieu avec ses semblables, ayant sur la tête le Créateur et le souffle vital des ancêtres, et sous les pieds les réductions de tout être vivant. Qui dit supérieur alors dira en haut. Si par hasard un ego se trouve au même niveau que lui, il doit s'abaisser (*milokoloko*) pour ne pas l'offenser. Mais si ego attende de s'élever plus haut encore, la société tant des vivants que des ancêtres lui infligera des peines (*soloho* et *hakeo*) pour garder l'équilibre sociale, source d'harmonie. Aux supérieurs revient le *fiasiañe* ou les termes de respect. Or dans le mot *fiasiañe* se trouve la racine *asy* (respect) qui implique *asiñe* (sacralité) et *masiñe* (sacré, saint). Le neutre revient à l'égal, tandis que le *veta* (abject), *bote* (souillé, souillure) est à l'inférieur. Cela peut se représenter avec le corps humain. La tête c'est le supérieur, de l'épaule à la hanche c'est le neutre, et de là jusqu'aux pieds c'est l'inférieur.

B- LA MORT POUR L'ETRE HUMAIN

1- L'origine de la mort humaine

Selon le mythe sus mentionné, la mort vient d'un accord amical entre le ciel et la terre. Il n'y a là aucune trace de punition ou sanction d'un comportement déréglé de l'homme comme il est raconté dans la Bible. Voilà pourquoi un dicton du Sud s'exprime ainsi : *tsy loza ty fate* (la mort n'est pas un malheur ni un accident). Par conséquent, à aucun moment il ne vient pas en tête de songer à un quelconque sacrifice compensatoire ou satisfactionnel.

Seulement, il existe une bonne mort et une mauvaise. Est bonne celle qui suit le cours normal de la vie, à savoir celle qui survient à l'âge avancé, pleurée par de nombreuses descendances, et finalement accompagnée de funérailles convenables selon les rites acceptés par la tradition. Par contre, elle est mauvaise lorsqu'elle arrive par la volonté propre de l'homme (meurtre et suicide) ou survient d'une manière trop brutale comme le fait d'être foudroyé ou happé par un caïman, car elle relève d'un accident. Pour le signifier, les dépouilles mortelles ne bénéficieront pas de funérailles, on les traînera par terre vers le tombeau et on les ensevelira d'une manière rudimentaire à la lisière du cimetière.

Ceci étant, la société voudrait faire remarquer qu' l'être humain ne lui appartient pas d'une manière exclusive. Il existe un propriétaire suprême à qui il faut toujours se référer pour bien agir. Un proverbe local le dit bien : *Tobòke manañ'iatoa, fate manañ'iakina* (on s'assoit en s'adossant, et on meurt de quelque chose). Le jeu de mot y est assez subtil entre *miato* et *miakiñe*, deux mots synonymes signifiant respectivement s'adosser et s'appuyer. Ce qui signifie en dernier lieu « la résidence tient à une autorité qui l'appuie ou de qui on dépend, et la mort a une cause ». Il faut donc mourir de quelque chose. Autrement dit, un être humain normal naît un jour, grandit et trépassé en ancêtre à l'au-delà après les rites nécessaires. Précipiter cet itinéraire par le suicide, c'est faire fi de l'accord conclu à l'origine stipulant que la mort ne doit survenir que lorsque Dieu éprouve un regret (*haniñe*) pour sa créature.

2- Les effets de la mort pour l'homme

Il nous revient ici de réfléchir sur les effets de la mort pour l'être humain, en tenant compte de ces trois états et niveaux. Il faudrait savoir qui meurt pour choisir les termes à employer à son égard ou pour mesurer les considérations et les comportements à adopter. Mais dans tous les cas, il importe de connaître ce que la mort produit chez l'être humain tant physiquement que spirituellement.

a) Désintégration physique

A la mort, il est facilement constatable que le corps se décompose d'une manière irréversible. Ce que les chanteurs traditionnels (*sairy*) exaspèrent encore en telle occasion par des airs tristes et désespérants, par des termes exténuants : *lale-bolo ty mate, tsy mandia tane pisake zafe zanake, raven-kile ty tao'e* (les défunts sont à jamais enfouis, ne foulant plus jamais la terre ferme, et cela pour des générations et des générations, la durée se comptant avec les feuilles de tamariniers). Et le comble de malheur sera la mort d'un jeune qui n'a pas encore joui du bonheur de toute la vie. Il est dit alors *mihomake* (s'effondrer), *mianto* (se gâcher), *mate kede hoe tsomitse* (mourir petit comme le menu oiseau *tsomitse*). On le pleure alors amèrement, même si on n'espère un retour possible, car le Créateur est impassible aux gémissements des enfants comme il n'a aucune considération pour le statut social des adultes (*tsy ferenaiñe tañin'ajaja, tsy miasy ndaty bey*).

Certes, à la mort l'être humain se désintègre, car il y a séparation du corps et du souffle vital. Et la tristesse conséquent est compréhensible. Cependant, selon le mythe mentionné plus haut, par suite à la mort, le corps se décompose dans la terre pour revenir à son origine. Telle est bien la signification profonde de l'enterrement du corps humain comme il est pratiqué dans cette culture. Pour l'arborer, il est strictement interdit d'y toucher encore, sous quelle forme que ce soit : retournement (*famadihana*), transfert d'ossement (*fitondrana*

taolam-balo). Une fois enterré, où qu'il soit, un Ntandroy ne doit plus être manipulé sous peine de refus du retour définitif à la terre. C'est une pratique très spécifique qui mériterait une attention particulière. Car le faire serait simuler le phénomène de la reviviscence (*lolo mifoha, lolo vokatra*) (cf. *infra*).

Mais alors l'on pourrait se demander pourquoi utiliser encore des cercueils, mais pas mettre directement en terre le corps à enterrer. Il n'y a pas là de contradiction, puisqu'il ne s'agit pas de le jeter à terre comme si c'étaient des immondices dégoûtantes et détestables, mais bien plutôt de le placer dans la terre à l'instar d'un trésor à cacher. Cela s'explique encore mieux par le fait de respecter scrupuleusement le degré de noblesse dans le choix des bois utilisés comme cercueil. On ne met pas n'importe qui dans n'importe quel bois.

b) Accomplissement spirituel.

En aucune façon, la mort n'est pas une disparition, un anéantissement malheureux, mais un accomplissement en transformant nos défunts devenus ancêtres. Les morts ne sont pas morts, mais vivants d'une autre manière. De ce fait, la terre devient sacrée, parce qu'elle abrite le reste de nos aïeux. Désormais on ne les invoquera plus en vain, mais toujours dans un temps et un espace sacrés d'un sacrifice. Même leur nom aura droit à l'article Ra (pour les vivants on utilise seulement Re) pour les gens du commun, et *andria...arivo* pour les rois et les grands nobles. On retrouve ici le degré d'être des dépouilles mortelles suivant le statut social : *Zañahare* ou *volamena* pour les *mpanjaka* et *roandriañe* (rois et les nobles), *fate* pour les *renetane* (hommes libres) et *lolo* pour les *vohitse* (roturiers).

En outre, l'architecture des tombeaux peut nous révéler bien de surprises. Sur les tombeaux modernes, il ne manquera pas de présence de *trañom-pañaneñe* (la demeure du serpent mythique *fañaneñe*). Le corps, en tant que tel, est enfoui dans la terre, en dessous de la bâtisse quadrilatère assez imposante (10 x 7 m pour un individu). Et ce bâtiment est surélevé d'un ensemble de construction assez fantaisiste, mais malgré tout représente finalement un cercueil. Ce qui peut s'interpréter comme le lieu de migration du corps transformé du défunt.

Par ailleurs, il est fort remarquable la présence de bois typiques plantés aux quatre coins des tombeaux. Il s'agit uniquement de *fantiolotse* (*Alluanda procera* Drake) ou de *hazomalañy* (arbre bouteille). D'abord, ces bois sont des *Hazovelone* (arbres vivants toujours verts) pour contrebalancer l'idée de mort-disparition que les tombeaux avec leur armature colossale et impressionnante risquent de briser l'élan de vie toujours menacé par l'aléa climatique et la fréquence des décès. Ensuite, ces arbres ont cet aspect très élancé vers le ciel. Cela peut bien signifier que la vie n'est pas de cette terre, mais bien dans le ciel que ces arbres pointent inlassablement. Autrement dit, le corps peut être enfoui dans la terre, mais le souffle vital s'est envolé vers le ciel, car Dieu l'a regretté (*maniñan'Andrianañahare*). Du coup, ces arbres deviennent des axes visibles entre le ciel et la terre pour témoigner l'intercession des ancêtres pour leur descendance.

Enfin, la pratique du *lofo* (sacrifice pour les morts) va dans ce sens. En premier lieu il y a le *fampindre arofo* (accompagnant du souffle vital) qui servira à ouvrir la porte de l'au-delà au nouveau mort. Puis tous les bœufs immolés à l'occasion seront du *fandofa*, et par conséquent interdits à la famille de les consommer. L'histoire du *lofo* corrobore une fois de plus la valeur accordée au corps lors d'un décès. Jadis, dit-on, il était de coutume consommer les dépouilles mortelles de l'homme comme il est fait pour les petits et gros bétails du

troupeau. La raison était de ne pas laisser se décomposer le corps humain, mais revient et se transforme encore en d'autres corps humains. Dans l'immédiat c'était un signe de respect et d'amour préférant de l'ingurgiter soi-même que de le laisser à la merci des vers et des vermines. Cela a duré jusqu'au jour où un prince de renom mourut. Un conseiller de palais suggéra au roi de changer la tradition. D'abord, il fit savoir que manger le corps le réduira en matière de déjection, fin indigne d'un prince valable. Pour y pallier, il proposa d'offrir des bœufs à manger aux sujets impatients de consommer les dépouilles du prince ; et celui-ci sera caché dans un cercueil et enterré en cachette. De là est venu, dit-on, l'origine du *lofo* et de l'enterrement des morts. En tout cas, tout dénote la recherche incessante la manière d'honorer le corps humain malgré la mort qui ne cesse de le tracasser.

C- COMMENT EVANGELISER LES FUNERAILLES

Déjà avec la vision simplement humaine, la mort peut produire chez les Ntandroy un accomplissement pour la simple raison que le défunt peut devenir ancêtre, un être plus proche du Créateur. Néanmoins, il existe encore des aspects qui nécessitent une purification pour être en mesure de la perfection évangélique. C'est ce que nous essayons de faire en évangélisant les funérailles dans le Sud plus précisément.

Les funérailles sont toujours des moments cruciaux pour toute société, à Madagascar ou ailleurs. Quelques auteurs peuvent nous porter témoignage. Louis Vincent Thomas et René Luneau font une généralisation pour toute l'Afrique noire en disant que "*parmi toutes les cérémonies religieuses d'Afrique noire traditionnelle, les rites funéraires sont, avec les techniques d'initiation, à la fois les plus spectaculaires et les plus importants par leur fonction et leur signification culturelle ou philosophique.*"¹ Jean-Paul Eschlimann a constaté la même réalité en étudiant l'ethnie *bona* de la Côte-d'Ivoire : "*l'importance des funérailles découle donc du fait qu'elles constituent un lien privilégié de la conjugaison des divers ordres d'attitudes et de représentations qui produit l'idéo-logique de la société bona.*"² Et à Madagascar, le constat demeure et se vérifie partout. Michel Guérin, par exemple, a remarqué avec étonnement que "*un enterrement dans l'Extrême-Sud est toujours d'une très grande richesse sociologique.*"³ Et j'ajouterais que cette richesse ne se limite pas seulement au domaine du sociologique.

Aussi ces moments de funérailles doivent être des occasions favorables pour proclamer la Bonne Nouvelle du Christ. D'abord parce que c'est un temps de grande douleur où tout le monde a besoin de consolation, un temps de prise de conscience de ses propres limites où la promesse d'une vie éternelle serait la bienvenue. Comment, en effet, se répercuterait la parole du Christ annonçant son message de paix dans une société traumatisée par la mort s'abattant brusquement et continuellement : "*Venez à moi vous qui peinez sous le poids du fardeau, je vous donnerai du repos*" (Mt 11,28), repos entendu dans le sens de consolation et de paix intérieure. Ensuite parce que c'est aussi un moment capital pour la société de se ressaisir et de se refaire comme l'a remarqué Jean-Paul Eschlimann : "*la célébration répétée des funérailles permet au groupe social de redéfinir son projet de vie et de renouveler, en le purifiant, son rapport à la vie.*"⁴ Et c'est un grand service à lui rendre de lui ouvrir une voie après ses longs tâtonnements douloureux.

¹ Louis Vincent Thomas et René Luneau, *La terre africaine et ses religions*, Librairie Larousse, Paris, 1975, p. 254, ou chez l'Harmattan, Paris, 1992, p. 254.

² Eschlimann Jean-Paul, *Les Agni devant la mort*, Karthala, Paris, 1985, p. 10.

³ Guérin Michel, *Le défi. L'Androy et l'appel à la vie*, Librairie Ambozontany, Fianarantsoa, 1977, p. 48.

⁴ Eschlimann Jean-Paul, *Les Agni...*, *op. cit*, p. 10.

Ceci étant, évangéliser les funérailles, c'est faire qu'elles soient un champ fertile pour aider les Malgaches à découvrir et à accueillir la Révélation de Dieu. Dans le concret, cela consistera en premier temps à cerner les points saillants, les moments importants des funérailles pour y apporter l'Évangile. En deuxième temps, cette tâche d'évangélisation se traduira par la guérison et l'accomplissement. De fait, il se peut que la tristesse qui accable la société détourne sa vision de l'Amour de Dieu pour se tourner, malgré elle, vers une autre réalité qui lui promet une vie heureuse.

L'évangélisation des funérailles pourra apporter la guérison de la société. Les Malgaches assoiffés de vie veulent gagner à tout prix et s'engouffrent parfois, aveuglement, dans des pratiques amORAles ou immORAles, voire inhumaines en brisant, de fois, la loi même de la prohibition de l'inceste. Or l'Évangile révèle que le Christ est Celui qui a vraiment vaincu la mort. Il est la Vie (Jn 6,40), car il est la Résurrection (Jn 11,25-26).

Pour l'heure, allons voir si l'accomplissement est aussi possible comme il a été de la guérison. Il s'agira, comme il a été dit plus haut, de repérer les aspirations profondes pour les mener dans leur plénitude. En cela, il vient en premier lieu la croyance à la vie outre tombe. Par intuition, peut-être, les Malgaches ont déjà cru que les ancêtres ne meurent pas. Seulement, ils ont imaginé qu'ils vivent en quelque sorte comme ici sur terre encore ayant besoin de ceci et de cela. Ce n'est pas étonnant, car ils n'ont pas encore entendu la parole de Jésus disant : « *Vous êtes dans l'erreur en ne connaissant ni les Écritures ni la puissance de Dieu. A la résurrection, en effet, on ne prend ni femme ni mari⁵, mais on est comme des anges dans le ciel...* » (Mt 22,29-32 ; Mc 12,24-27 ; Lc 20,34-38).

L'on pourrait affirmer même que les funérailles seraient la base de l'inculturation à Madagascar. Serait-ce par hasard ou par malheur une religion des morts le christianisme pour miser de la sorte sur les funérailles ? Que Dieu m'en préserve ! Le fondement de l'assertion vient du fait qu'il semble évident que tout le monde admet l'importance des funérailles dans la vie de tous les Malgaches. De ce fait, elles deviennent un moment de grandes manifestations culturelles : les discours et les palabres ponctuent les différentes étapes du rite et fusent à plaisir, les danses et les chants s'exécutent à satiété. La société y exprime sa conception de la vie toujours menacée par la mort.

De plus, ces temps de funérailles sont importants parce qu'ils révèlent la conception sur l'au-delà, c'est-à-dire les croyances sur la réalité d'Andriananahary (Créateur), des Zanahary (Ancêtres fondateurs), des Razana (Ancêtres en général) et des Fahasivy (Défunts non ancestralisés). C'est un grand tournant dans la vie de tout homme : passer d'un monde à un autre. Il s'avère alors primordial de bien s'ajuster à ce passage, tout en aidant ceux qui restent à s'y bien préparer.

Enfin, c'est un moment de retrouvailles pour toute la grande famille dispersée partout en temps heureux, bref un moment exceptionnel de grand rassemblement. Par conséquent, l'on peut dire qu'on touche là à la fibre nerveuse du *fihavanana* pour estimer à sa juste valeur les liens de parenté et la vivacité de ces liens.

Bref, ce sont toujours des hommes qui meurent ici et ailleurs. Pourtant chaque culture y fait face différemment. Et justement, avec modestie et objectivité néanmoins, je me permettrais de signaler la singularité de l'Extrême Sud sur nombre de points dans le domaine des funérailles. Non pour exhiber une particularité qui l'exclurait de la grande famille de la culture malagasy, mais plutôt pour attirer l'attention sur des faits peu connus (des descriptions existent, mais à ma connaissance, des études systématiques et interprétatives font défaut) pouvant avoir leur apport pour la compréhension de l'ensemble, et aussi pour l'évangélisation des funérailles dans cette région encore peu christianisée.

⁵ On pourrait traduire « une autre vie que celle de ce monde ». Jésus a parlé de mari et femme, parce que la question était sur ce sujet.

Au départ, à la surprise ou au scandale des uns et des autres sans doute, je peux rapporter que là-bas on peut rencontrer des pères de famille très malades qui ne veulent pas se faire soigner à l'hôpital sous prétexte de manque d'argent pour l'hospitalisation, alors que le jour où ils viennent à mourir, un grand nombre de bovidés sont abattues ou vendues pour leur sépulture. *Tsy eo ty hileveko* (de peur que j'aurai rien pour ma sépulture) répliqueraient-ils stoïquement quand bien même leur maladie s'aggrave. Le même refrain peut s'entendre aussi chez d'autres si on leur propose la scolarisation de leurs enfants. La raison de tout cela est la crainte de faire de grandes dépenses au risque de ne plus rien avoir pour leur sépulture. Ils préfèrent mourir quand ils sont encore en possession de tous leurs biens que de vivre peu de temps encore mais dépourvu de leur richesse au jour de leur mort qui arrivera certainement un jour ou l'autre. En effet, la préoccupation de chaque individu, de son vivant, est d'avoir une bonne sépulture. Il est prêt à se sacrifier toute sa vie pour thésauriser et prévoir ainsi les funérailles futures. Ainsi est-il confirmé l'affirmation de certains auteurs disant que dans le Sud, chez les Bara comme chez les Ntandroy, le troupeau constitue plutôt une richesse de contemplation que d'économie. Et Luigi Elli dira plus en adoptant comme titre de son livre : *Une civilisation du bœuf*.⁶ Dans cette perspective, les enfants désirés au maximum du nombre sont retenus au village pour garder les bœufs qui assureront la sépulture des membres de la famille, surtout celle du chef.

Somme toute, la vie réussite se résumerait ainsi : avoir beaucoup de bœufs et de nombreux enfants pour pouvoir escompter une bonne sépulture. Ce rêve de réussite se traduirait en malgache par « *ho soa leveñe, tsy ho leveña* » (honoré de bonne sépulture et vivre à jamais). Les enfants, nombreux, issus de plusieurs mères à cause de la polygamie encore bien en vigueur dans cette région, se font concurrence pour s'acquitter de leur devoir envers le père, surtout pour les funérailles ; et à travers eux celui-ci continuera à vivre. Voilà le signe palpable de la bénédiction de Dieu et des ancêtres. Qui dira mieux ?

Sans vouloir allonger la liste du comportement un peu incompréhensible des paysans ntandroy, prenons le cas d'un vieil homme délaissé par toute sa famille de son vivant, mais une fois mort elle lui accorde une sépulture relativement grandiose : des lindeuls de grand prix par dizaine l'envelopperont, plusieurs gros et petits bétails seront immolés. Comprenne qui pourra.

Ce que voyant, on ne peut s'empêcher de se demander sur l'importance, le vrai sens de la sépulture pour s'en tenir ainsi. Et que dirions-nous, en fait, en constatant la disproportion entre la maison des Ntandroy et leur tombeau ? Comment alors comprendre cette peur tournée en hantise de ne pas bénéficier une sépulture convenable ? Voilà tant de questions qui attireraient notre curiosité dans le souci d'évangélisation.

1- L'évangélisation des attitudes des pères de famille

Le père de famille est le chef, et naturellement ses attitudes influenceront celles de tous les membres, comme il est vrai aussi que toute la vie est vue, pondérée à travers lui. Par le père nous verrons la classe des parents.

a) La peur d'une sépulture sans bœuf

Nous devinons par l'expression : *tsy eo ty hileveko* (en vue de ma sépulture) la hantise de tout père de famille dans l'Androy. Pour nous faire une idée de cette sépulture tant appréhendée, retenons quelques aspects des funérailles dans cette région. Dès que le défunt rend son dernier souffle et que les toilettes mortuaires sont faites, on l'enroule dans plusieurs lindeuls et on fait résonner des salves de fusil à blanc. Les pleurs sont autorisés, et surtout il faut tuer immédiatement un bœuf pour accompagner le souffle qui va rejoindre le monde de

⁶ Luigi Elli, *Une civilisation du bœuf. Les Bara de Madagascar. Difficultés et perspectives d'une évangélisation*, Fianarantsoa, Ambozontany, 1993.

Dieu et des Ancêtres. Ce rite est impérative, quel que soit l'état de la richesse du défunt. La seule différence entre un riche et un pauvre, c'est le nombre d'animaux abattus en la circonstance. On appelle alors ce rite *famindre arofo* ou *fampindre ay* (souffle accompagnateur) suivant le statut social du trépassé, ou encore le *foy korobo* (casser le pot au lait).

Le grand jour de l'enterrement aura lieu plusieurs mois après le décès. À ce moment-là tout le clan vient, il en est de même des connaissances, voire des simples curieux. C'est la bombance. Et je dirai qu'il n'y a de plus grande fête que le jour de funérailles dans le Sud malgache. En effet, on ne parle pas d'enterrement (*fandevenana*), mais plutôt de rassemblement (*havoria*). On veut mettre l'accent non sur l'action d'enterrer un mort (un terme négatif), mais sur le rassemblement des vivants (terme positif). Comme à l'enterrement préliminaire, on chante et on danse, on palabre une journée entière dans une aire vaste. Durant les palabres, on ne fait surtout que se vanter (*mirebeke*, *mitreñe*, *mirohake*) (tous des termes relatifs au bœuf)⁷, surtout sur la richesse en bétail. On peut dire n'importe quoi⁸ pourvu que cela lui mette en valeur : son troupeau, ses charrettes, charrues, bicyclette, champs, et ses vertus. À la fin de la journée, on fait défiler près du cercueil tous les bœufs du clan, puis les parents proches, surtout les femmes, pleurent une dernière fois, et on emmène le mort au tombeau, le troupeau du propriétaire défunt précédant le cortège funèbre. A la lisière du cimetière, on fait halte, on dépose le corps et on tue un bœuf. Le fossoyeur prélève avec des branches d'arbre du sang de ce bœuf, asperge la tombe (pour un corps introduit dans une tombe déjà existante) (*joñe*) ou la terre à creuser (pour un corps sujet à une tombe individuelle) (*horiñe*). Ce faisant il avertit les occupants de ce lieu, tout en leur priant de ne plus en prendre parmi les vivants.

La construction du tombeau peut durer plusieurs années, surtout pour un chef, car il faut un grand mausolée qui anéantira toute sa richesse. Quand tout est fait, de nouveau on fait un grand rassemblement pour dire adieu au trépassé qui entre désormais à son état d'ancêtre. Plusieurs bœufs sont immolés pour marquer ce moment important. Au fur et à mesure, jusqu'à ce dernier rite correspondant à la finition du tombeau (*haefa*), il y aura encore de l'abattage de zébus⁹. Ceux qui étaient vendus sont sujets de contrat précis : le bucrane reviendra à la famille pour décorer le tombeau.

Nous voyons là des images toute prises de la vie bucolique. Le chef de famille est comparé au taureau, chef du troupeau. Quand il disparaît, c'est toute la famille qui se brise et tombe en morceaux : il faut alors casser la calebasse de lait (*foy korobo*), symbole de la

⁷ *Mitreñe* signifie beugler et *mirohake* c'est faire un cri de détresse en parlant des bœufs. C'est donc dans le *rebeke* (réjouissances) que les hommes imitent les bœufs pour bien faire ressortir leurs sentiments.

⁸ Lors d'un *havoria* dans l'Androy, j'ai vu un homme s'exprimer ainsi dans le *rebeke* : " Vous savez bien que je suis riche, mais je tiens à le dire publiquement aujourd'hui. Comme preuve, j'ai châtré cette année seulement une bonne cinquantaine de petits boucs. Mais l'un d'eux était si turbulent qu'il m'a cogné au front, et c'est ce qui a provoqué cette bossette que vous voyez là..." Et tout le monde éclata de rire, car personne n'est dupe de cette bossette qu'il portait depuis longtemps et que l'origine est peut-être une tumeur bénigne. Mais on l'appréciait pour son humour.

⁹ A titre d'information et de comparaison, nous pouvons rappeler qu'en 1828, pour les funérailles de Radama I, il a fallu 20 000 bœufs abattus à travers son royaume (cf. R. Decary, *La mort et les coutumes...*, op. cit. p. 36). Il en était de même pour le roi Tsiamponde des Mahafaly au début du 20^{ème} siècle, seulement au jour de l'achèvement de son tombeau, pas moins d'une centaine de zébus ont été immolés, et le tout monte à 1 600 têtes (cf. *Idem*. p. 282). Et j'enchaîne, je me rappelle encore que la nuit précédant l'inhumation (en 1970) de mon grand-père paternel, trois cents chèvres étaient offertes en repas d'hospitalité pour les nombreux invités en la circonstance. Et tant d'autres exemples pouvant surprendre plus d'un non avertis.

réserve de nourriture, et tourner du fond en comble¹⁰ le fumier du parc à bœufs (*vali-ditsake*) pour marquer que la vie ne vaut plus la peine d'être vécue.

Dans le rite du *fampindre arofo* surtout, il est clair que dans la mentalité malgache ainsi révélée, on ne peut pas entrer dans le monde de l'au-delà sans se faire accompagner par un bœuf au moins. Ce bœuf est à la fois le prix d'entrer, mais aussi, avec les autres qui seront abattus ultérieurement, la part de troupeau du défunt. Autrement dit, sans ce rite de *fampindre arofo*, l'âme du défunt risque d'errer indéfiniment je ne sais où. En tout cas, elle n'est plus de ce monde, mais n'appartient pas non plus à l'au-delà, près des ancêtres. Quel triste avenir de subir la seconde mort au point que le souci d'avoir de quoi assurer sa sépulture est une vraie préoccupation. Par ailleurs, privée de son troupeau elle perd son honneur et n'aura rien pour subvenir à ses devoirs.

Pour la peur, nous avons essayé de démontrer sa raison. Il suffit de dénombrer les bœufs immolés tout au long des funérailles pour s'en rendre compte. Nous percevons là en premier lieu une raison religieuse sérieuse à ne pas minimiser si on veut évangéliser cette région. Une réponse religieuse aussi doit être offerte pour satisfaire l'attente. Il ne suffit pas de donner une raison économique comme certains semblent proposer en voulant supprimer cette dépense exagérée. Comment faire tant de dépenses si de son vivant on vit pauvrement ? Or le tout démontre que l'au-delà est si important qu'il vaille la peine de la préparer avec une garantie certaine, et renoncer à tout ce qui semble l'empiéter. La sagesse ancestrale a trouvé que le bœuf tué au moment de la mort répond à l'aspiration, et du coup apaisera cette inquiétude. Au moment de quitter cette terre, on est sûr de gagner sa place au ciel et que de plus, une fois rendu là-bas, on continuera à avoir son troupeau pour garder ainsi sa notoriété dans la société des trépassés. Voilà une vie digne qui s'est bien terminée, plutôt s'est bien prolongée pour valoir tant de sacrifices pendant le passage rapide sur la terre.

Ainsi donc, que dire aux non chrétiens à évangéliser pour leur donner cette assurance devant la mort qui n'épargne personne ? En effet, une des objections posées aux évangélistes est la question sur la mort : est-ce qu'on ne mourra pas en devenant chrétien ? La mort est inévitable pour toute créature, mortelle par nature, mais elle est différente pour les chrétiens. D'abord il faut dire que c'est le Christ mort pour nous sur la Croix qui assure cette entrée auprès de Dieu. Désormais il peut remplacer le bœuf d'une manière efficace et absolue. Si avec le bœuf le défunt devient *razana*, tout au plus *zanahary*, avec le Christ il est introduit dans la Trinité même (cf. la prière de Jésus demandant à son Père de nous accorder cette grâce selon l'évangile de Jean 17, 21-22). Ce n'est pas seulement au moment de la mort, mais depuis le jour du baptême et la réception des autres sacrements ultérieurs que le chrétien est intégré au Christ pour pouvoir partager la vie de Dieu et des ancêtres dans la communion des saints. De plus, le Christ a dit que nous ne mourrons pas en nous promettant la vie éternelle.

Dans la pratique, comment envisager le moment de la mort pour les chrétiens malgaches, car l'homme a besoin de rite et de symbole pour saisir l'invisible ? Même si les chrétiens ne tuent plus un bœuf il doit y avoir un substitut, disons un rite nouveau qui lui parle, plus encore que ce qui est déjà fait pour valoir le qualificatif de bonne nouvelle. La pastorale en aura besoin. Le chrétien aussi a besoin de cette assurance.

Pour ce faire, rappelons rapidement le rite traditionnel selon la coutume ancestrale. Dès que le moribond rend le dernier souffle et que les toilettes funèbres sont faites, on appelle le croque mort (*tsimahaivelo*) pour présenter le trépassé à l'autre monde. En cela il tue le bœuf, prélève un morceau de la bosse pour le brûler et exhale une odeur agréable. Et il allumera un feu qui ne s'éteindra pas jusqu'au jour de l'enterrement. C'est de cette façon qu'il prévient le Créateur et les ancêtres.

¹⁰ Ici on comprendra aisément pourquoi il est interdit de prendre du fumier dans les parcs pour en faire des engrais pour sa culture. Tout geste pratiqué durant les funérailles est interdit en temps normal pour ne pas attirer la mort. Car tout geste symbolique (imitant la réalité) risque de devenir réalité.

Dans la même ligne alors quand un chrétien meurt, il est bon que le catéchiste du village, ou un autre chrétien à l'absence de celui-ci, entouré par les autres chrétiens, dirigera une prière et des chants pour remettre l'âme du mourant entre les mains de Dieu. Ce rite existe déjà, mais peu connu en milieu paysan du Sud. En voyant cela et en entendant le nom de Jésus invoqué à ce moment précis, l'entourage prend confiance que le parent mourant est accueilli à l'au-delà et que lui-même suivra le même chemin quand son tour viendra.

b) L'égoïsme viscéral

Outre la peur de ne pas être reçu à l'au-delà, ce souci exagéré d'assurer sa sépulture peut dévoiler en définitive un certain égoïsme de la part du trépassé. De son vivant, il ne voulait rien dépenser pour ses enfants de peur de ne rien avoir pour sa sépulture. Il ne pense qu'à lui-même, pourrait-on dire, et qu'il ne prépare pas l'avenir de sa progéniture. Et en mourant, le défunt veut tout amener avec lui quitte à laisser dans la misère sa famille. Celle-ci n'aura même pas le droit de se réjouir un moment de la viande *fandofo*, puisqu'il est interdit aux parents d'en consommer. Et à l'inauguration du tombeau (*haefa*), on brûlera sa maison, on mettra sur sa tombe le reste de ses biens (marmites, assiettes). Malheur aux fils qui se croiraient malins en tentant de ne pas trop dépenser pour la sépulture de leurs parents.

En entendant tout cela, on pourrait parler de *fijoiañe* (gaspillage, gâchis). Sachant qu'il ne pourra plus profiter de ses biens, il préfère tout liquider quitte à les gâcher, au lieu de laisser au profit des siens. « Si je dois mourir, que tous mes biens disparaissent avec moi ». Telle pourrait être le sentiment de tel père de famille. De fait, des cas de riches sans enfants ont enterré avant de mourir leurs bijoux en argent et en or pour que personne ne les hérite. Ainsi dans l'Androy il y a beaucoup d'or et d'argent enfouis, même si beaucoup de gens en ont déjà trouvés.

Pour l'évangélisation donc, il faudra miser sur plusieurs registres. Au sujet du « *tsy eo ty hileveko* », on y répliquera en développant à fond qu'à l'au-delà on ne profitera plus de ses richesses matérielles amassées sur terre. Pour ce faire, on pourra partir de la discussion de Jésus et des Sadducéens qui ne croyaient pas à la résurrection. Écoutons alors la réponse de Jésus : « *Ceux qui appartiennent à ce monde-ci prennent femme et mari. Mais ceux qui ont été jugés dignes d'avoir part au monde avenir et à la résurrection ni prennent ni femme ni mari.* » (Lc 20,34-35). Ici Jésus parle de femme et de mari pour exprimer cette différence entre ce monde-ci et l'au-delà, parce que la question des Sadducéens fut sur ce sujet précis. Mais pour notre propos, nous pourrions l'appliquer aux bœufs et à toutes richesses matérielles. Il en est de même, la parabole sur le riche insensé (Lc 12,16-21) peut être commentée pour faire comprendre que la vie ne tient pas à l'abondance de richesse. « *Attention ! Gardez-vous de toute avidité ; ce n'est pas du fait qu'un homme est riche qu'il a sa vie garantie par ses biens.* » (Lc 12,15). C'est pourquoi Jésus a exhorté ses auditeurs à investir plutôt dans le trésor inaltérable. « *Vendez ce que vous possédez et donnez-le en aumône. Faites-vous des bourses inusables, un trésor inaltérable dans les cieux ; là ni voleur n'approche, ni mite ne détruit* » (Lc 12,33). On pourrait imaginer facilement l'air triste de Jésus en voyant le jeune homme qui ne veut pas se détacher de sa richesse. « *Qu'il sera difficile à ceux qui ont la richesse d'entrer dans le Royaume de Dieu. [Je répète] : Mes enfants, qu'il est difficile d'entrer dans le Royaume de Dieu ! Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu* » (Mc 10,23-25). Autant dire et redire qu'immoler mille bœufs pour la sépulture ne vaudra pas un acte de charité (un acte contre l'égoïsme).

Prêcher tout cela pourrait bien changer la tradition de faire face aux funérailles. La charité chrétienne modérerait alors l'hécatombe de bœufs pendant les funérailles, pour subvenir aux besoins des vivants. Il suffirait d'offrir un banquet pour tout le monde, parents et étrangers, tout en accordant une sépulture moins onéreuse mais digne pour le défunt. Le repas

d'hospitalité (*famaha*) lors des funérailles était en fait une manière de ronger jusqu'aux os les endeuillés au lieu d'être une marque de solidarité et de communion. Il n'est pas rare de voir des hôtes marchander pour avoir la meilleure part au cours de ce repas. Sans parler des profiteurs de tout bord : des troubadours de tout genre venant des quatre coins de la contrée pour en tirer quelques profits ; des fossoyeurs choisissant les plus beaux zébus ; de *vahoake* (ceux qui ont abattu le bois des cercueils) exigeant en retour plusieurs bœufs¹¹. Où est passée l'ancienne et bonne tradition du *sese haitse* (offrande en nourriture)¹² du bon vieux temps ? Tout cela attend des évangélisateurs pour modérer leur avidité de gain.

2- L'évangélisation des attitudes des fils

a) La peur du *hakeo*

Le rite du *lofo* (sacrifice pour les morts)¹³ est bien surprenant chez certaines ethnies. Souvent c'est grandiose. Cela rehausse bien la solennité du *havoria* comme on le dit dans l'Extrême-Sud. Mais c'est plein d'ambiguïté aussi. D'une part, il semble mettre en évidence l'amertume qui frappe les vivants, les poussant à se désintéresser complètement de la richesse laissée par le défunt. L'unique solution serait de tout liquider comme est parti pour toujours le parent chéri. Ainsi ne donneront-ils pas l'impression de profiter de la richesse des défunts en leur absence. Ceci semble pourtant faire ressortir surtout un sentiment de peur du *hakeo* ou la disgrâce des parents. Tous ces rites ont comme finalité de s'assurer du non-retour des morts. En amenant le mort au tombeau, les vivants cherchent à le dérouter par une démarche en zigzag ou contournent sept fois la maison mortuaire. Considérées alors sous un certain angle, les funérailles se présentent comme une manière habile de faire comprendre aux trépassés qu'ils ne doivent plus revenir. Habituellement, on les présentait comme un dernier hommage rendu aux trépassés en train de devenir ancêtres. Mais dans un certain sens, c'est une précaution : leur donner satisfaction totale afin qu'ils ne reviennent plus troubler les vivants, qu'ils ne regrettent rien sur la terre.

Même le deuil, ce signe d'amour pour les morts, peut être perçu comme un langage rituel pour dire aux mânes de ne plus revenir. Les vivants ont fait tout ce qui leur était possible : ils ont accompli des funérailles grandioses, ils ont regretté amèrement et longuement. Maintenant ils ont besoin de la paix.

Pareille déduction peut être tirée au sujet des beaux tombeaux. On dirait une manière d'amener au terme ce rite de séparation. En effet, toute la thésaurisation du propriétaire est passée dans le tombeau. En le construisant, les vivants escomptent que les mânes se plaisent en leur nouvelle demeure, et n'ont plus envie de retourner chez les leurs qui se tapissent et crouissent encore dans des huttes dérisoires.

En somme, les funérailles sont des moyens de se procurer la paix en évitant le retour indésirable des défunts sous forme de revenants, retour qui ne peut être que maléfique. À ce point de vue, à la limite, elles sont un geste de rejet, car tout dénote la peur. De fait, il faut liquider tout ce qui pouvait appartenir aux défunts pour qu'ils ne reviennent plus et qu'ils laissent ainsi les vivants en paix. Sans oublier que tel rite dénote aussi la peur de la souillure. Tout ce qui appartenait aux morts, tout ce qui touchait des cadavres était censé souillé. Il faut

¹¹ Chaque clan a son partenaire pour confectionner les cercueils dans la forêt toutes les fois qu'il y a un mort. Il arrive souvent que ce partenaire ne fait rien, mais il gagne quand même un bœuf. Mais il rendra l'équivalent quand il sera frappé de deuil.

¹² Quand il y avait (pas très longtemps pourtant) un décès dans un village, les femmes des autres villages environnants (ceux qui sont de même clan) viennent en file indienne apportant sur la tête des soubiques pleines de manioc ou de maïs et les déposent devant la maison mortuaire pour subvenir aux besoins de la famille endeuillée (cf. Georges Heurtebize, *Mariage et deuil dans l'Extrême-Sud de Madagascar*, L'Harmattan, 1997, pp. 74 & 174).

¹³ Il ne faut pas perdre de vue que le terme sacrifice ne se limite pas uniquement au *sorona*, mais il englobe toute immolation rituelle.

alors le purifier par l'abandon au tombeau, ou la mise au feu, ou à la rigueur le sacrifice (*sorom-bara*).

b) L'ambition orgueilleuse

D'autre part, cette coutume de dépenser tout l'avoir du père en sa mort peut signifier aussi une ambition mal placée : ne rien recevoir de personne, même pas de son père, mais tout gagner par sa propre force. Plus d'une fois, j'ai vu cette écriture sur des camions : "*tsy lova fa herin-tsandry*" (ce n'est pas un héritage, mais acquis de propre force). Cette ambition-là pourrait virer à l'orgueil si elle n'est pas canalisée par l'Évangile pour mettre en premier lieu la charité, même envers les trépassés.

Ce même sentiment d'orgueil se vérifie lors du *rebeke* consistant, en effet, à étaler ses mérites et ses atouts devant l'assemblée des hommes venus nombreux pour les funérailles. Par exemple, on énumère d'une manière arrogante tout ce qu'on peut avoir et tout ce qu'on peut penser être. Tout se résume en ceci : " je suis le meilleur de tout le monde, je suis l'homme le plus riche !..." Et quand vient le défilé des troupeaux de bœufs cette vantardise est à son comble pour ceux qui sont effectivement riches. De fois, les fils font l'extraordinaire pour les funérailles de leur père, non pour honorer surtout celui-ci, mais pour se faire valoir devant les *rahamba* (ceux qui se trouveraient en position de concurrents dans la société).

Même le noble but initial de construire un beau tombeau semble se déplacer au fil des ans. De fait, depuis l'introduction de la maçonnerie dans la construction des tombeaux, une concurrence onéreuse virant à la malsaine, s'est faite jour aussi. Certes, le respect des défunts devenus ancêtres a entraîné toutes sortes d'innovations. Mais à la longue, c'est l'orgueil des vivants qui prévaut sur l'honneur des défunts. Et la société y pousse terriblement : ceux qui sont riches et qui ne font pas des tombeaux extraordinaires sont disqualifiés. Ils ne sont plus écoutés dans le *rebeke*. Or ceux qui se ruinent pour faire mieux que les autres ne sont jamais aidés pour la construction et pour se relever après le deuil. On se contente de leur dire que les biens dépensés pour l'honneur des défunts reviendront au centuple sans tarder.

De prime abord, il semble impossible de cultiver l'humilité évangélique dans tel milieu. A plusieurs reprises le Christ a dit : « *Qui s'élèvent seront abaissés* » (Mt 23,12 ; Lc 14,11. 18,14). Or ici, au contraire chacun est invité à s'exhiber, et il sera traité de poltron et de muet celui qui n'ose pas affronter le public pour montrer sa valeur.

Cependant rien n'empêche que quelqu'un ose, au moment de faire le *rebeke*, au lieu d'étaler ses propres mérites, commencer par énumérer les qualités et les richesses des autres, utilisées pour la bienfaisance. Ce serait une bonne surprise, et personne ne se fâcherait, car il n'y a aucune offense envers quelqu'un. Ce serait peut-être aussi une bonne occasion pour faire répercuter la prédication du Christ : "*Bienheureux les pauvres !...*" (Mt 5, 3) "*Prenez modèle sur moi, car je suis doux et humble de cœur.*" (Mt 11, 29). Cette innovation ne manquerait pas de commentaire, et peut-être posera des questions fondamentales en chacun des auditeurs. Et alors l'ambiance du *rebeke* ne sera pas anéantie, mais son contenu aura beaucoup changé. Voilà une inculturation nature, si j'ose dire.

La réflexion de Michel Guérin au sujet des tombeaux dans le Sud nous aiderait à penser plus en profondeur pour notre foi : "*Son village, très souvent constitué de très modestes huttes d'herbage et de branchage, forme un campement provisoire face à l'éternité représentée par le tombeau*"¹⁴. Ceci étant, nous pouvons dire sans ambages que si les gens du Sud se plaisent à vivre dans des cabanes à peine pénétrables, ce n'est point par manque de volonté de construire en dur et en grand. Les somptueux tombeaux, grands quadrilatères mesurant de fois jusqu'à 7 x 10 x 1 m pour un seul défunt, tout en pierre¹⁵, sont là pour nous

¹⁴ Michel Guérin, *Le défi. op. cit.* p. 7.

¹⁵ Les grands tombeaux en pierres construits près des villages ou de la route sont en fait le déplacement des montagnes, lieux traditionnels d'inhumation des rois ou des grands nobles.

en persuader. Leur conception de ce monde et de l'au-delà est telle qu'ils sont parvenus à établir cette disproportion, comme l'a fait remarquer Michel Guérin.

La foi chrétienne corrigerait certains aspects, ne serait-ce que sur le plan humain. La relativisation du mort lui épargnera l'obligation morale de construire des tombeaux faramineux. Ce ne sera ni la peur ni l'orgueil qui pousseront les fils à faire ces genres de tombeaux, mais plutôt la charité et la crainte révérencielle. La foi en la Résurrection leur permettra de les faire d'une manière simple mais digne. En conséquence, l'orgueil poussant à la concurrence malsaine et ruineuse est extirpé.

Malgré ces aspects négatifs perçus dans ces éléments, nécessitant la cure de guérison de l'Évangile, il faut reconnaître aussi qu'il y a des aspects positifs à soutenir pour leur accomplissement, telle la religiosité reconnue à travers les rites faisant référence toujours à l'au-delà, la solidarité qui ne se laisse pas ébranlée par les vicissitudes de la compréhension humaine.

3- L'évangélisation du *Lof*

Ce terme ne nous est pas étranger. Il s'agit, s'il faut le rappeler encore, des bœufs sacrifiés pour les funérailles d'un parent et dont la viande sera interdite aux membres de la famille, même aux simples sympathisants. Cette interdiction est curieuse, mais surtout scandaleux dans le sens que la famille, eu égard de la valeur du bœuf et de la viande pour les Ntandroy, thésaurise pour nourrir d'autres. Il fallait voir l'état d'âme du fils quand le *tsimahaivelo* désigne le meilleur bœuf du troupeau pour accomplir l'inhumation (*fandrake*) proprement dite de son père. Mais tradition oblige.

Avant de tenter une quelconque accommodation pour notre société voulant adopter le christianisme, il est bien de chercher d'abord à comprendre la raison de cette interdiction. Et s'il le faut, remonter à la nuit des temps n'est pas à craindre. On raconte alors qu'autrefois il était de coutume de manger respectueusement la chair des défunts¹⁶. Chaque famille faisait alors le devoir de consommer la chair de ses membres pour manifester le grand amour qu'elle tenait d'elle. Mais un beau jour, un roi ne voulut pas livrer son fils mort à l'avidité de ses sujets. Pour s'en acquitter, il a offert un bœuf à la place de son fils. Mais lui et sa famille n'en mangeaient pas, car ils croiraient manger encore le corps du fils mort. Et depuis, cette pratique s'est répandue dans toute l'Androy, car c'était un roi qui l'avait fait. Personne n'ose manger la viande de *lofo* de sa propre famille ou de quelqu'un à qui on a une sympathie. L'identification du bœuf et du mort y est manifeste.

Il y eut un moment j'ai voulu aborder ce sujet avec un groupe de catéchistes en session de travail. Quelques-uns parmi eux me rapportèrent que chez eux les chrétiens ont supprimé le rite *lofo*, et à la place la famille tue un bœuf appelé en la circonstance *tsakitsaky* (repas de fête) et que tout le monde, famille ou non, peut manger. Je me suis réjoui de cette trouvaille, néanmoins j'ai cherché à savoir la raison profonde du changement, et surtout la manière de convaincre la famille d'abandonner une tradition séculaire.

Voici alors leur réponse. « Nous trouvons comme un gaspillage indigne des chrétiens de tuer ces zébus sans que la famille en profite. De plus nous jugeons inadmissible que des chrétiens gardent encore ces genres de *faly* (interdits). Du coup nous avons exhorté les chrétiens à rompre avec cette coutume et de consommer désormais la viande *lofo*. Les chrétiens étaient vite convaincus de la véracité de notre propos et mangent sans scrupule ce qui devait être *lofo*. Seulement les chefs de famille n'ont pas permis qu'on enterre ces chrétiens dans les cimetières traditionnels où reposent déjà les aïeux non chrétiens. Aujourd'hui, dans certains clans il existe un cimetière chrétien à côté du traditionnel. »

¹⁶ Le livre de Louis Molet (*Le bain royal à Madagascar*) peut nous renseigner.

D'abord j'ai loué leur audace, leur esprit d'imagination et d'innovation pour avoir mis sur pied ces pratiques. Cependant, je voudrais faire quelques remarques et quelques réserves. Les argumentations de ces chrétiens fervents ne sont pas toujours appuyées par des raisonnements théologiques ou scripturaux. Du moins ils ne le disent pas explicitement pour analyser le contenu. Ils se contentent de dire que ceci ou cela ne convient plus pour des chrétiens. De plus la raison économique semble prendre le dessus.

Certes, des difficultés ne manqueront pas dans tel type d'évangélisation. Mais il n'est pas impossible. Des signes ont été trouvés pour encourager ceux qui ont le désir de la faire. Après tout, il faut reconnaître que l'œuvre de l'inculturation est surtout celle de l'Esprit Saint qui souffle comme il veut et quand il veut. L'essentiel c'est de rester fidèle à son impulsion et d'être attentif aux signes des temps.

Pour ma part, j'avancerais quelques suggestions pour encourager et enrichir ces initiatives louables à leur mesure. D'abord il faut bien dire que c'était un décret royal qui a institué la tradition, pour une raison jugée suffisante à son temps. Ce n'est pas une loi divine naturelle, mais une loi humaine qu'un autre homme ou groupe d'homme peut changer quand la circonstance l'exige. Puis il faut une raison théologique, nouvelle et meilleure pour envisager un quelconque changement. Dans cette perspective, il faut bien dire que le *lofo* n'est plus la rançon du défunt. On pourrait orienter l'esprit des gens vers l'institution de l'Eucharistie. Non point pour l'identifier à ce grand Mystère, mais pour songer à l'idée de communion. Le Christ, avant de passer de ce monde au Père par la voie de la mort et de la résurrection, a daigné instituer l'Eucharistie. On le mange effectivement pour participer à sa victoire et sa joie d'avoir franchi la barrière de la vie terrestre.

4- L'évangélisation de la notion de *lolo* (revenants)

Ici, je voudrais apporter, au nom de l'Évangile, une libération de l'homme ntandroy face à la notion de *lolo* (mânes malfaisantes). Mais au préalable, voyons l'état de la croyance sur le sujet. Quand les trépassés cherchent subrepticement à rebrousser chemin par le biais du rêve, il faut les dénoncer publiquement et offrir en conséquence un sacrifice pour les prier de rester tranquillement dans le monde des ancêtres. Durant ce sacrifice, on peut entendre le prêtre dire cette formule : " Restez tranquillement chez vous, car vous n'êtes plus de notre famille ; vous avez comme parents les innombrables défunts déjà rendus chez vous "(*Miambesara soa aña avao, fa tsy longo'areo ka ty atoy ; ty nivilasy maro ama'areo aña ty longo'areo*). Ainsi les vivants se purifient-ils du rêve qui les a mis en rapport avec les morts. Et si jamais un rêve de ce genre n'est pas dévoilé, le pire peut advenir. En effet un tel rêve non satisfait par un sacrifice fait partie des quatre dangers les plus redoutés dans l'Androy comme source d'extinction de toute la famille, à savoir l'inceste (*ila faly*), la requête des défunts par rêve (*ala-dolo*), l'ordalie subie par des coupables (*tsikose*) et la disgrâce ou le blâme des ancêtres (*hakeo, tahiña*). Aussi avant chaque cérémonie, on consultera un devin pour démasquer ces irrégularités et pour prescrire le rite de purification adéquat.

Craignant le retour des mânes, lorsque le soir s'engagent des conversations sur les morts, avant de se coucher, l'on dira pieusement une formule : " Fruit rouge, fruit rouge : qu'ils ne me viennent pas en rêve cette nuit ; j'immolerai pour eux des bœufs sans cornes " (*Voamena, voamena : tsy nofieko lava-ale, lofoako añaombe bory*)¹⁷.

Dans la journée, chemin faisant, des voyageurs peuvent rencontrer des tombeaux. Si l'un, par curiosité demande à qui appartient tel tombeau, il fera bien de terminer sa question par l'expression " *añonteneako tsy hahoako* " (je pose la question pour rien). Car trop s'y intéresser risquerait d'y parvenir trop tôt ou du moins d'y trouver des ennuis.

¹⁷ Le *voamena* est une graine à la couleur rouge vif, noir foncé au sommet ; les enfants jouent avec elle : l'un fait un petit tertre qu'il sépare en plusieurs petites buttes, et l'autre trouvera la graine qui est cachée dans l'une d'elles. On dirait un jeu d'enterrement.

Ou encore dans n'importe quel entretien mettant en rapport une personne à ses parents défunts, il est à conseiller d'ajouter l'expression " *in-tsasa* " (plus jamais) pour couper immédiatement la relation établie verbalement. Par exemple il dira : " C'est ici que mon grand-père défunt et moi nous sommes reposés, mais que jamais plus nous ne nous reposerons ensemble " (*Ty nialofa'ay aman-drazako toa. Tsy hialofa'ay in-tsasa*).

De cette façon et malgré les apparences, les nombreux soins accordés aux morts traduisent plutôt la peur que le respect. Certes l'honneur rendu aux trépassés en train de devenir ancêtres est maintenu. Mais c'est surtout la manière de leur donner satisfaction totale, pour qu'ils ne reviennent plus troubler les vivants, qui prévaut.

Ce qu'entendant, notre tâche consisterait à expliquer la théologie de la communion des saints. Tout d'abord bien dire que la notion de *lolo* ne peut exister en dehors du péché. Ce que nous appelons *lolo* ce sont les âmes insatisfaites dans leur situation. Ceux qui sont en Dieu sont heureux et n'auront plus besoin de revenir encore chez les hommes pour demander quoi que ce soit. L'Église nous enseigne la parole du Christ qui nous éclaire pour bien arriver chez Dieu. Telle est en effet la mission des chrétiens en apportant la foi qui nous libérera de la peur du *lolo*. Si donc nous sommes riches de la foi et qu'il nous arrive à avoir encore des rêves nous mettant en relation avec les défunts, disons tout simplement, au nom de la communion des saints, qu'ils sont heureux de nous rendre visite. Cette visite n'est point un danger (*loza*), mais au contraire un bienfait. La vie de famille continue encore à outre tombe. Ce sera une grande libération et en même temps un grand gain sur le *fihavanana* tant désiré qui commencera dès ici-bas.

Cela nécessitera des innovations qui ne peuvent être que bénéfiques. Il faut commencer par ne plus brûler la maison du défunt pour mettre en relief cette joie de vivre avec les trépassés faisant encore partie de notre famille (les non chrétiens disent qu'ils ne sont plus de la famille) (*tsy longo'ay ka nareo*). Puis traiter d'une autre manière le tombeau comme nous l'avons dit plus haut. Par exemple je propose de se familiariser avec le tombeau en y venant régulièrement sans grand frais. Je m'explique. Selon la coutume ancestrale, dès que le rite final de la finition du tombeau est fait, il est frappé de tabou strict. Quiconque passe par là ou y touche est puni d'un bœuf. Sans parler de couper de bois, faire du feu ou encore moins faire ses besoins. Pour les chrétiens, il ne s'agit pas d'autoriser de désacraliser le tombeau et d'y faire en conséquence ses besoins. Loin s'en faut. Il s'agit plutôt de se familiariser avec le tombeau en tant que demeure de parents devenus ancêtres sources de bienfaits multiples. Pour cela on peut instaurer le rite du 2 novembre qui n'est pas encore connu et pratiqué dans la région. A l'occasion la famille vient au tombeau pour y prier, sans sacrifice, pour marquer la communion toujours existante outre-tombe.

Conclusion

En terminant cet exposé, je serais tenté de définir l'être humain comme un être limité assoiffé d'éternité. Déjà dans sa vie quotidienne il réalise ses limites de différentes manières : il ne peut pas réaliser tout ce qu'il souhaite, il ne peut même pas être ici et là en même temps. Et le tout culmine quand il doit faire face à la mort : voulu ou pas voulu il doit quitter cette terre pour se rendre dans un autre monde peu connu.

Malgré tout, il use tous ses moyens pour tenter de lutter contre ses limites, il emploie des rites de passage assez complexes pour, justement, s'y ajuster et trouver une issue.

Voilà pourquoi, devant ce désarroi comme presque sans réponse parce personne n'est jamais revenu de l'autre monde, j'ai osé proposer quelques pistes pour évangéliser les funérailles. Ce que faisant, j'escompte d'une part donner la paix, et d'autre part porter à sa plénitude cette quête millénaire de la vie éternelle.

Père BENOLO François, cm